



Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris (Institut historique allemand)

Band 43 (2016)

Peter Schöttler: Hans Mommsen (1930-2015)

DOI: 10.11588/fr.2016.0.44814

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

HANS MOMMSEN

(1930–2015)

Issu d'une famille de savants, dont le plus prestigieux était l'antiquisant Theodor Mommsen, prix Nobel de littérature en 1902, l'historien Hans Mommsen n'a jamais écrit son autobiographie, ni une histoire de sa famille. Il n'en parlait que rarement, sauf dans quelques interviews. Certes il en était fier, mais ne le montrait que discrètement. Peut-être que cette retenue était liée au fait que la biographie de son propre père, professeur d'histoire à l'université de Marburg (et fils de député au Reichstag), lui semblait un chapitre plutôt sombre, voire scandaleux. Wilhelm Mommsen, en effet, a été destitué de sa chaire en 1945, alors que beaucoup de ses collègues bien plus impliqués que lui dans le régime nazi ont pu conserver la leur. Or, les quatre enfants Mommsen, dont les jumeaux Hans et Wolfgang, ont été traumatisés par la situation de précarité où se trouvait la famille après la perte d'emploi du père; leurs études même étaient mises en question.

Au départ, les frères Mommsen, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, n'avaient pas du tout l'intention de devenir historiens à leur tour. Tandis que Wolfgang se tournait d'abord vers les sciences, Hans s'intéressa aux lettres avant de revenir à l'histoire, mais en mettant l'accent sur le haut Moyen Âge. Ce n'est qu'après quelques semestres qu'ils se retrouvèrent tous les deux, Hans à Tübingen et Wolfgang à Cologne, parmi une nouvelle génération de doctorants en histoire bien décidée à renouveler une discipline réputée pour son conservatisme. Car rappelons-nous le contexte: le monde universitaire des années 1950 était encore largement le même que celui des années 1930; peu d'universités, peu de chaires, des professeurs »ordinaires« tout-puissants et un enseignement, certes de qualité, mais très traditionnel, axé sur l'histoire nationale, la grande politique et les idées. Ce n'est que lentement, très lentement, et surtout grâce aux jeunes chercheurs, que de nouvelles thématiques et de nouvelles approches firent leur entrée, souvent de manière conflictuelle.

Après un début d'études à Marburg, Hans Mommsen choisit d'aller à Tübingen écouter le grand contemporain Hans Rothfels, ancien professeur à Chicago et l'un des rares émigrés à être revenu en Allemagne fédérale après la chute du nazisme. Bien que chassé de sa chaire à Königsberg en tant que »juif«, Rothfels était un Prussien presque parfait: protestant et nationaliste, grand admirateur de Bismarck, invalide de la Première Guerre mondiale et par ailleurs excellent pédagogue (dans un style traditionnel), ce qui lui assurera toujours l'attachement de ses élèves – qu'ils soient d'extrême droite, comme à l'époque de Königsberg, ou libéraux, voire socialistes, comme dans les années 1950 et 1960 à Tübingen. En tout cas, l'ancien émigré, auteur du premier livre sur le coup d'État manqué du 20 juillet 1944, était l'un des princes de la corporation historique d'après-guerre, et ses principaux élèves auront souvent des carrières toutes tracées.

Ainsi Hans Mommsen, après une thèse sur la politique des nationalités de la social-démocratie autrichienne au sein de l'Empire austro-hongrois soutenue en 1959, devint l'assistant de Rothfels à Tübingen avant d'être recruté comme chercheur à l'Institut für Zeitgeschichte de Munich, dont le conseil scientifique était présidé par Rothfels. C'est là que Mommsen plongea dans l'histoire du nazisme, ce champ de recherche qu'il approfondit ensuite à Heidelberg où il devint l'assistant de Werner Conze, lui-même un ancien élève de Rothfels d'avant 1933. Conze, à cette époque, était l'un des pionniers de l'histoire sociale en Allemagne, même si celle-ci, dans un premier temps, avait été fortement marquée par l'idéologie *völkisch*. Mais pour Mommsen

et les jeunes de sa génération, souvent membres ou proches du parti social-démocrate, l'essentiel était la libéralité indéniable d'«anciens» comme Conze ou Rothfels qui leur permettaient de s'engager dans des voies nouvelles. Protégé par ces «pères intellectuels», Mommsen put soutenir à Heidelberg une thèse d'habilitation sur la fonction publique sous le Troisième Reich («Beamtenum im Dritten Reich», 1966) et, dès 1968, être élu sur une chaire d'histoire contemporaine à la nouvelle «université réformée» de Bochum, de la commission fondatrice de laquelle Conze, comme par hasard, faisait partie. Jusqu'à son départ à la retraite, en 1996, Hans Mommsen restera fidèle à cette université de la Ruhr (Ruhr-Universität Bochum), qui s'élève en pleine région industrielle, riche en histoire économique, sociale et ouvrière. Malgré plusieurs offres, émanant notamment de l'université de Vienne, il préférera toujours l'atmosphère progressiste de Bochum aux rituels et à la *Gemütlichkeit* de telle ou telle université de grande tradition. Ce n'est qu'à Bochum qu'il put souder une alliance durable entre université et monde ouvrier, représenté ici par l'Union syndicale des mineurs (Industriegewerkschaft Bergbau und Energie), ce qui lui permit, en 1980, de créer, en étroite collaboration avec l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, un institut d'histoire du mouvement ouvrier européen avec une importante bibliothèque spécialisée.

Depuis l'époque prussienne, il avait toujours été convenu qu'il n'y aurait jamais d'université dans la Ruhr, par peur d'un mélange social dangereux. Bochum était la première université à rompre avec cette règle, et la chaire de Mommsen créa systématiquement des passerelles entre le monde de la pensée et celui du travail. Car depuis sa thèse de doctorat, Hans Mommsen était aussi un grand spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier, autrichien d'abord, puis allemand et même européen. C'est donc à ce titre et grâce à sa connaissance stupéfiante de l'histoire du socialisme qu'il fut notamment responsable des entrées historiques de l'encyclopédie «Sowjetsystem und demokratische Gesellschaft» (6 vol., 1966–1973), et l'auteur de ces lignes se rappelle encore vivement les débats provoqués par son article «Pariser Kommune», qu'il n'hésita pas à soumettre à ses étudiants en 1971. Ce n'est pas non plus par hasard que Mommsen dédia son premier recueil d'articles, consacré justement à l'histoire ouvrière («Arbeiterbewegung und Nationale Frage», 1979), à la mémoire de Georges Haupt, rescapé d'Auschwitz et historien polyglotte de la Deuxième Internationale, dont il nous parlait souvent.

Ce n'est qu'au fur et à mesure que la «question nazie» revint sur le devant de la scène que Mommsen se concentra de nouveau sur ce champ de recherche dont il avait été l'un des pionniers et qui devint jusqu'à la fin de sa vie son sujet privilégié. Il en sera l'un des maîtres mondialement reconnus, bien qu'il ne manquât jamais de contradicteurs. En tout cas, sa grande idée, qu'il avait lancée dès les années 1960 et d'après laquelle le nazisme était une réalité sociale extrêmement complexe et pas seulement un régime «totalitaire» dirigé par un dictateur omnipotent, donc seul responsable, heurta immédiatement le «sens commun», surtout en Allemagne. Il est bien connu qu'après la chute du régime plus personne ne voulait se souvenir d'avoir été nazi, d'avoir participé à l'exclusion des démocrates et des juifs, d'avoir accepté pillages et déportations, puis la guerre et sa radicalisation meurtrière; toute la responsabilité fut reportée sur le seul Hitler et sur son entourage immédiat. C'est contre ce culte inversé du Führer et l'idée d'un prétendu «hitlérisme» qui dominait largement l'historiographie de l'époque que Mommsen s'éleva pour insister sur la responsabilité de la société allemande en tant que telle. Non pas au sens d'une «culpabilité collective», bien entendu, puisqu'il était aussi l'un des meilleurs spécialistes des mouvements de résistance, auxquels il consacra de nombreuses études («Alternative zu Hitler. Studien zur Geschichte des deutschen Widerstandes», 2000), mais au sens d'une explication structurelle cherchant les causes de la catastrophe non seulement du côté des idées ou des «grands» personnages de l'histoire, mais aussi dans l'évolution socio-économique et politique de l'Allemagne, en allant de la révolution de 1918 et de la république de Weimar à l'engagement des élites en faveur d'un régime autoritaire destiné à résoudre tous les «problèmes».

Cette réinterprétation critique de l'histoire allemande du premier XX^e siècle qu'il développa dans plusieurs livres et un très grand nombre d'articles, dont un recueil traduit en français peut seulement donner un aperçu («Le national-socialisme et la société allemande. Dix essais d'histoire sociale et politique», préface de Henry Rousso, 1997), valut à Mommsen d'être classé parmi les soi-disant «fonctionnalistes», tandis que la position inverse, appelée «intentionnaliste», plaçait Hitler au centre du régime nazi, allant jusqu'à l'idée de pouvoir déduire l'extermination des juifs directement du programme antisémite contenu dans «Mein Kampf». Mommsen, quant à lui, refusa en général cette opposition simpliste et souligna même la légitimité d'études biographiques, à condition que celles-ci soient menées dans une perspective plus large, comme dans le livre «Hitler» de Ian Kershaw. Mais cela ne l'empêcha pas de répéter souvent sa formule provocante d'un «dictateur faible», non pas pour dire que Hitler n'ait pas eu de pouvoir et n'ait pu faire passer ou empêcher telle ou telle décision, mais pour souligner que l'individu en tant que tel était médiocre et indécis, laissant souvent aller les choses, permettant la naissance d'une sorte d'anarchie fasciste et surtout une radicalisation extrême de la violence sans que des ordres formels eussent été nécessaires.

Certains ont reproché à Hans Mommsen son objectivisme, la froideur scientifique de son regard, son manque d'empathie pour les victimes et inversement son traitement presque impersonnel des bourreaux qui auraient pu se dissimuler sous une couverture sociohistorique. Rien n'est plus faux, même s'il faut admettre que l'histoire du Troisième Reich dans les années 1950/1960, alors qu'une grande partie des grands et petits nazis étaient encore en vie et détenteurs de postes (dans les rouages de l'État, des universités et des médias), était parsemée d'embûches, notamment juridiques. Il fallait donc y aller doucement. Mais reprocher à un historien aussi combatif d'avoir voulu éviter les conflits est absurde – surtout qu'on lui faisait aussi la critique inverse: d'être provocateur et d'aimer la controverse. En effet, il suffit de penser au fameux débat sur la responsabilité de l'incendie du Reichstag dans lequel Mommsen, dès 1964, prit clairement position contre l'opinion dominante (les nazis comme incendiaires), ou bien, quelques décennies plus tard, au débat international autour du livre de Daniel Goldhagen («Les bourreaux volontaires de Hitler», 1996), qui fut alors accueilli de manière enthousiaste par le public, notamment en Allemagne, mais sévèrement critiqué par les historiens professionnels, dont Mommsen, qui reprocha à l'auteur américain de donner une interprétation caricaturale, émotionnelle et moralisante de la Shoah. Pour Mommsen, le métier d'historien a toujours consisté dans le refus des solutions de facilité et dans l'essai d'analyse et d'explication. Cela vaut aussi pour le nazisme et la Shoah: l'historien ne doit jamais s'identifier aux partis en présence, ni aux bourreaux ni aux victimes. S'il se limite à décrire haut en couleur les crimes et les atrocités, il risque de ne produire qu'un tableau mystifiant. Au lieu d'ouvrir la boîte de Pandore des émotions rétrospectives, il lui faut essayer, au contraire, d'aller au plus profond des sociétés afin d'en analyser le plus sobrement possible les rouages et les effets, voire les compromis et les compromissions, qui seuls peuvent expliquer tel événement ou telle catastrophe.

Voilà le parti pris de ce grand historien scientifique qui fut aussi, à sa manière, un grand historien engagé¹.

Peter SCHÖTTLER, Berlin

1 Pour une bibliographie complète des travaux de Hans Mommsen, cf. la *Festschrift* publiée à l'occasion de son 65^e anniversaire: *Von der Aufgabe der Freiheit. Politische Verantwortung und bürgerliche Gesellschaft im 19. und 20. Jahrhundert*, sous la dir. de Christian JANSEN, LUTZ NIETHAMMER et Bernd WEISBROD, Berlin 1995, p. 729–749. Il faudra y ajouter les publications des vingt dernières années.